

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 169

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BERBIER
de Courfaivre

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible
(1793-1796)

(Suite.)

L'époulet se vend déjà, le 10 mars 1795, 4 livres dix sous en numéraire argent de Bâle, les pommes de terre se vendent 18 et 20 sous de Bâle, et 15 livres en assignats. Quoiqu'il fût défendu sous peine de mort de faire deux prix pour les denrées qu'on vendait, on le faisait quand même, et à présent cela en commun, car les assignats ne valent presque plus rien. Les cent livres en assignats valent trois écus neufs en numéraire. Tous les bons citoyens payent et rédimment (remboursement) en assignats, et il faut les prendre bon gré, mal gré à leur valeur indiquée de ceux qui les donnent.

Les comités de surveillance ont été supprimés: ces comités avaient droit de vie et de mort. Si le comité de surveillance déclarait un homme coupable ou suspect de quelque chose, il envoyait son arrêté au tribunal révolutionnaire, signé par sept membres, et le malheureux était conduit à la guillotine. S'il voulait se défendre on lui disait: Tais-toi! tu n'as pas la parole, et on l'envoyait à l'échafaud!

Le 11 mars 1795 on a nommé une autre municipalité à Courfaivre, ainsi qu'il a été ordonné par le représentant du peuple; mais ce n'est que provisoirement, car il faut que cela passe par le département et par le district.

La veille on avait reçu une lettre du district

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 68

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Yvan ferma la lettre, et secoua la tête comme pour chasser ses derniers regrets. Ne devait-il pas être heureux? Par son abandon de la gloire humaine, n'allait-il pas rendre la complète sécurité à sa mère; lui assurer une vie sans privations! Si Dieu, prochainement, le rappelait à lui, il pourrait partir sans inquiétude.

Il murmura:

— N'ai-je pas raison de faire ce sacrifice pour

portant que les municipalités doivent faire tous leurs efforts pour faire revenir les émigrés, en les assurant qu'on veut les laisser bien tranquilles chez eux. La lettre dit qu'on est étonné au district de ce qu'il ne reviennent pas.

Le 12, la municipalité a reçu une liste de tous les émigrés de notre commune avec une nouvelle lettre qui dit que s'ils ne sont pas revenus le 19 mars, soit le 1^{er} Germinal, les biens de leurs pères et mères, enfin tous leurs biens seront mis à monte à Delémont le 27 Germinal, et on donnera à leurs parents des pensions comme on l'a fait dans toute la France à ceux qui ont des émigrés.

Les bulletins de Paris annoncent qu'on va mettre toutes les églises à monte.

Le 25 mars la municipalité a reçu un décret de la Convention nationale d'après lequel le tutoyement est supprimé. On prétend aussi qu'un décret supprime le calendrier de la France et qu'on va reprendre celui du vieux style.

Bonne nouvelle du 19 mars 1795. Le jour de la fête de St Joseph les religieux de l'abbaye de Bellelay ont été dire des messes partout où ils sont curés, par permission et en vertu du décret de la Convention nationale qui déclare le culte libre, et permet même d'avoir des prêtres. Comme donc le curé de Bassecourt est revenu, nous y sommes allés ce jour là et irons le dimanche suivant. Après la messe il confesse. Il prêche et chante la grand messe qui est sonnée.

Le 22 on a défendu de sonner pour aller à la messe.

Le 25 fête de l'Annonciation de Notre-Dame, il y a eu une messe à la chapelle du Vorbourg.

Le 29 mars l'abbé de Bellelay a reçu un ordre du général commandant à Delémont d'après lequel tous les religieux qui sont dans le

ma mère, puisque je l'aime, et que je suis tout pour elle?

Et il disait cela simplement, comme le cœur dit les choses sublimes.

Ah! si peut-être, au lieu d'être un infirme, un pauvre être affaibli, il avait été un jeune homme plein de force et de santé, comme les autres, peut-être se fût-il résigné moins aisément au complet abandon de sa première grande œuvre musicale; car, alors, il eût voulu la gloire, non pour lui-même, mais pour un être toujours cher, dont il eût fait la compagne de sa vie.

Et il songeait à sa petite amie, Alba Hedjer, exilée, là-bas en Asie-Mineure, dans la ville des roses, à Damas. Non, il ne l'avait pas oubliée. Il vivait sans cesse occupé de cet amour, calme à force d'être profond, silencieux parce qu'il était sans espoir, qu'Yvan dédaignait la plainte. Il ne lui écrivait jamais; il avait laissé

pays doivent être munis de passeports, signés de l'ambassadeur de France en Suisse qui réside à Bâle pour prouver qu'ils sont Suisses, sans quoi les Français veulent les arrêter.

Le 31 mars les garçons de Courfaivre se sont rassemblés, et ont député deux de leurs pour aller demander un religieux à Bellelay pour faire les offices. L'abbé leur a dit que quand il aurait reçu les passeports signés de l'ambassadeur français il enverrait un de ses religieux à Courfaivre. Presque tous les pères qui étaient occupés dans le pays ont été obligés de monter à l'abbaye pour y attendre leurs passeports. On ne peut avoir de prêtres que ceux qui sont suisses. A Courtételle ils ont depuis deux jours un prêtre suisse qui est de Rossemaison.

Cette année (1795) on a commencé la charrie le 22 mars.

Vers le 20 mars les gendarmes se sont rendus une nuit à Alle pour prendre les garçons émigrés qui étaient revenus. Ils sont d'abord allés chez le maire et l'on réquis de les conduire aux maisons où se trouvaient les émigrés revenus. Ma foi! le maire n'y étant allé assez vite, un des gendarmes lui a foutu un coup de pistolet qui lui a cassé la cuisse. Sur le bruit de la détonation, les garçons se sont tous sauvés, sauf un qui était malade et qu'ils ont attaché à la queue d'un de leurs chevaux, et il en est mort.

Dans la nuit du 1^{er} avril 1795 l'abbé de Bellelay a envoyé uns exprès à Bassecourt pour ramener les deux religieux qui étaient curés dans ce village et à Boécourt. On ne connaît pas les motifs de ce départ.

Voilà qu'il n'y a déjà plus de messe qu'à Courtételle.

On dit qu'à Porrentruy il y a eu une révolte, qu'on a tué l'agent et qu'on a abattu l'arbre de la liberté.

Le 28 mars les gendarmes ont traversé le

sans réponses les premières petites lettres si tendres et si naïves, parce que lui, pauvre infirme, il voulait être oublié.

Il espérait bien n'être déjà plus, pour Alba qu'un souvenir qui, de jour en jour, deviendrait de plus en plus vague. Il finirait par disparaître entièrement de sa jeune vie, destinée au bonheur. Mais, lui, l'oublier!

A quoi bon désirer la gloire, puisqu'il ne pourrait la lui offrir? Est-ce qu'il était possible qu'il la condamnât à devenir la femme d'un malheureux infirme? Des larmes débordèrent sur ses joues.

Ah! s'il n'avait pas été condamné à vivre seul, parce que, sans cesse, la maladie le torturait, comme il aurait aimé cette chère Alba; comme elle eût répondu à toutes les aspirations de sa jeunesse! Près d'elle, tous ces désirs auraient été comblés tandis que, là où elle n'était pas, le monde était vide. Mais,

village avec 4 jeunes garçons de 15 à 20 ans qu'il amenaient de la Montagne dans les prisons de Delémont : ils ont dit qu'ils avaient tué deux gendarmes.

Le 4 avril un enfant de Joseph Bamat de Courfayve, âgé de six ans, est tombé dans la rivière et s'est noyé, voici cinq jours qu'on n'a pu encore le retrouver.

Il nous est arrivé de Bellelay un religieux nommé, le Père Grégoire, pour entendre les confessions pascales à Courfayve : il mange chez nous.

On ne sait pas trop ce qu'il y a à Paris. On dit qu'on y crie : « Vive le roi ! Vive la nation ! il n'y a plus rien dans ma maison. Vive la république ! Il n'y a plus de viande dans la marmite ! »

(A suivre.)

La fièvre aphteuse

La fièvre aphteuse dite Cocotte est d'origine très ancienne; elle a été observée pour la première fois vers le milieu du XVIII^e siècle; on serait même tenté de croire que les nombreuses épizooties qui, au moyen-âge, ont sévi sur les animaux et auxquelles on a donné le nom de *peste*, n'étaient vraisemblablement que la *fièvre aphteuse*.

Depuis, cette maladie, malgré la loi sur le service sanitaire, a tracé son sillon grâce aux déplacements nombreux, aux facilités de transport qui accroissent conséquemment les chances de contamination.

Les statistiques deviennent lamentables; partout où elle a établi son foyer, ce ne sont que pertes considérables et ravages :

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés.

La fièvre aphteuse est une maladie essentiellement contagieuse, dont l'évolution dans l'organisme produit une réaction de fièvre très intense et qui est caractérisée extérieurement par des éruptions ulcéreuses, surtout localisées dans la bouche, aux mamelles et aux pieds.

Dès que le virus a été introduit dans l'organisme, l'infection générale commence d'abord d'une façon lente et discrète : pendant un laps de temps variant de 2 à 8 jours, rien extérieurement ne peut faire soupçonner l'existence de la fièvre aphteuse : c'est la période d'*incubation*. Puis brusquement apparaissent des

pourquoi se plaindre ? On ne revient pas sur un sacrifice.

Il venait d'ouvrir, avec une émotion recueillie, un tiroir mystérieux, où il enfermait les naïfs secrets de son jeune amour sans espoir. Ce tiroir contenait un élégant coffret d'ébène. C'était le petit cercueil où dormaient les souvenirs de l'amitié éteinte, à tout jamais, dans le cœur d'Alba; du moins, il le pensait, il l'espérait.

Il regardait mille petites choses indifférentes pour tous, sans prix à ses yeux : de pauvres fleurs fanées et sans parfum, si fraîches quand elle les lui avait apportées, le sourire aux lèvres et la gaieté dans les yeux.

Au plus profond du petit cercueil d'ébène, sur le satin doublant le coffret, reposaient des feuillets recouverts de la chère écriture. C'étaient les lettres d'Alba, au temps où elle lui écrivait. Et puis, comme Yvan ne lui répondait pas, M^{lle} Hedjer avait cessé d'écrire !

Il lisait les tendres lignes et ses yeux se mouillaient.

(La suite prochainement.)

symptômes de fièvre accompagnés le lendemain ou le surlendemain d'éruptions vésiculeuses grisâtres, développées le plus souvent dans la bouche et qui ne tardent pas à s'agrandir, à se dessécher pour faire place à des ulcérations rouges très sensibles.

La douleur devient alors très aiguë, la sécrétion salivaire augmente et une have mousseuse, puis visqueuse s'écoule abondamment. En même temps ou peu après les éruptions bucales, des aphtes peuvent apparaître sur les mamelles et aux pieds et déterminer de graves désordres.

Alors l'animal se refuse à toute nourriture, s'amaigrit, piétine et boite quelquefois.

Je ne veux pas rappeler ici les ravages considérables causés par cette terrible maladie ces temps derniers dans toute la France et dont notre région a tout particulièrement souffert; quand j'aurai dit que la mortalité du bétail s'est élevée jusqu'à 20 0/0, je serai au-dessous de la vérité.

Devant un tel fléau on est bien en droit de jeter un cri d'alarme, de dire que la fièvre aphteuse est la plus redoutable des maladies contagieuses. Aussi chacun s'est fait un devoir de chercher un moyen pratique d'enrayer et d'annihiler le mal dans sa source et dans ses effets.

Dans ce but l'art vétérinaire a montré un dévouement scientifique qui lui fait honneur, ne marchandant ni sa peine, ni ses essais, s'appliquant à l'exécution ponctuelle de toutes les mesures sanitaires et restrictives capables de servir la cause des agriculteurs. Comme mesures préventives, ces praticiens conseillèrent l'*isolement*, la désinfection des écuries; comme médication : l'acide phénique, le crésyl, la créoline, le sulfate de cuivre, la chaux etc.. Comme nourriture : des aliments légers; comme boissons : l'eau tiède (l'eau froide pouvant occasionner des accidents mortels.)

A leur tour des conférenciers de partout sont entrés en lice, mais leurs belles paroles « sentant l'huile » n'ont d'égaux que leur incompétence, leur ignorance et leur routine surannée. Semblables aux personnages des « Mauvais bergers » d'Emile Bergerat, ils nous montraient le mal sans en indiquer le remède; tantôt prétentieux, critiquant les adages, tantôt sceptiques, ils s'inscrivaient en faux, donnant libre essort à leur fantaisie, contre toutes les longues recherches, les progrès de la science, insultant du même coup le *Labor improbus omnia vincit* du poète.

Et pourtant, chers lecteurs, il faut se rendre à l'évidence, le doute n'est plus permis, le remède contre la fièvre aphteuse est enfin trouvé, mais non son sérum.

Les patients travaux de M. L. Barthoulot pharmacien-chimiste à Vichy-les-Bains (*) (Allier), à qui la thérapeutique est déjà redevable de nombreuses et précieuses découvertes, vient enfin de nous donner le spécifique si impatientement attendu.

Dans une des dernières réunions de l'Académie de Médecine de Paris, un médecin distingué, M. Le Docteur Jare, faisant une communication sur la fièvre aphteuse, en arrive à penser contrairement à l'opinion courante :

« Que la fièvre aphteuse loin d'être une maladie générale, avec lésions locales secondaires, doit au contraire trouver son explication dans le fait d'une infection spécifique par un agent pathogène cultivant des toxines dans le *derme* avec troubles généraux symptomatiques de l'état local. »

Ce qui prouve que le traitement local influe énormément sur l'état fébrile général et dé-

montre que le traitement externe a seul des chances d'amener la guérison.

Le Docteur Jarre recommande comme causative l'acide chromique *chimiquement pur*, produit très difficile à obtenir.

Or, la liqueur de M. Barthoulot présente les mêmes avantages, sans qu'il soit besoin de contrôler son état de pureté chimique.

Les recherches actuelles de ce modeste praticien eussent été longtemps ignorées si M^r V. Darrot, le distingué membre de la société d'Agriculture, ému des résultats décisifs obtenus, étonné des cures merveilleuses qu'il a expérimentalement constatées n'eût présenté, en haut lieu, au risque des obstructions ordinaires en pareille matière, ce puissant antiseptique, connu sous l'appellation rationnelle de *Liqueur suprême*.

« La liqueur suprême, dit-il en substance en « un rapport savamment compulsé, a le double « avantage d'être un *préventif* et un *curatif*, « ce qui est le dernier mot de l'hygiène au « point de vue épizootique. Au bout de cinq « ou six jours les animaux traités peuvent être « disponibles et reprendre les travaux graduel- « lement. »

Après de telles constatations officielles, il serait superflu de dire que la vulgarisation de la *Liqueur suprême* aujourd'hui est universelle, quoique de découverte récente, et que son auteur est l'objet incessant de félicitations et de remerciements. (*)

Il nous permettra à notre tour, au nom du Progrès et de l'Agriculture, d'ajouter notre reconnaissance à son album humanitaire.

E. GRAVIER
vétérinaire à Vichy.

Poisson d'Avril

— Et ! Firmin !

A cet appel de M. Philippeau, maître clerc en l'étude de M^r Chamfleury, notaire à Marsilly-en-Tapinois, Firmin quitta aussitôt son travail, et d'un bond, fut auprès de son chef hiérarchique.

— Qu'y a-t-il pour vot' service, M'sieu Philippeau ? demanda-t-il.

Il n'aurait trop su dire pourquoi, Firmin; mais, vrai, ce jour-là, elle lui semblait très drôle, la figure du maître clerc, et l'étude elle-même paraissait ne pas être dans son état normal. On eût dit que de tous les pupitres sortaient des rires comprimés avec des mouchoirs. Mais notre petit n'attachait tout ceci aucune importance, et, comme précédemment, reprit : « Que désirez-vous, M'sieu Philippeau ? »

— Mon ami, se décida enfin à dire celui-ci avec un grand sérieux, tu n'es pas riche. Eh bien, comme tu es un bon garçon, je vais t'enseigner le moyen d'avoir plus d'écus que M^r Chamfleury.

Le petit ouvrit des yeux énormes et regarda le maître clerc avec une telle fixité qu'on l'eût dit hypnotisé.

Dans l'étude, les rires étouffés jusque-là commençaient à perdre patience, et quelques-uns éclataient pour de bon.

M. Philippeau continua :

— Tus as bien deux sous dans ta poche ? Qui ? Alo : s, va chez le premier épicier venu !... Cabiro, par exemple... Tiens, justement, il a

(*) M. Barthoulot dont la famille est honorablement connue de nos côtés, est originaire de Charmavillers.

(*) Nous publions avec plaisir cette communication, sans toutefois nous porter, bien entendu, garant de l'efficacité du traitement recommandé par M. E. Gravier.